

La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf

Jesús Camarero

Universidad del País Vasco

jesus.camarero@ehu.es

Resumen

Un análisis sistematizado de la aportación de Georges Gusdorf a la teoría de la autobiografía, desde distintos puntos de vista: histórico, psicológico, fenomenológico, ontológico, existencialista, estético-lingüístico y ético. Gusdorf es el fundador o iniciador de los estudios sobre la escritura autobiográfica y en sus trabajos presenta un enfoque original, sistemático, riguroso y documentado de la evolución del género autobiográfico. Pero su aportación fundamental es el conjunto de conceptos, definiciones y formulaciones realizadas desde la óptica del filósofo, profesor y humanista que fue Georges Gusdorf. Se incluye una bibliografía completa de la obra del autor.

Palabras clave: Autobiografía; Líneas de vida; Literatura del yo; Escritura autobiográfica.

Abstract

A systematized analysis of Georges Gusdorf's contribution to autobiographical theory, from several viewpoints: historical, psychological, phenomenological, ontological, existentialist, aesthetic, linguistic and ethical. Gusdorf is the founder of the studies about autobiographical theory, and in his works he presents an original, systematic, rigorous and documented view of the autobiographical gender evolution. But his main contribution is the set of concepts, definitions and formulations made from the point of view of the philosopher, professor and humanist Georges Gusdorf. Complete bibliography about the author's work included.

Key words: Autobiography; Life lines; Literature of Self; Autobiographical Writing.

La mort du philosophe et professeur Georges Gusdorf (Bordeaux 1912 – Py-la-sur-Mer 2000) a fermé son œuvre immense, extraordinaire, plurielle, transcendente (voir «Annexe bibliographique»). Cette espèce de *fermeture* nous permet donc d'en envisager paradoxalement une *ouverture*: l'étude de son apport aux Sciences humaines et sociales, à l'Histoire de la pensée et à la Théorie de l'autobiographie.

Georges Gusdorf avait été disciple de Léon Brunschvicg. Pendant la guerre il avait passé cinq ans en prison dans plusieurs camps de concentration nazis, où il avait fondé une Université pour les prisonniers et avait écrit sa thèse doctorale sur *L'expérience humaine du sacrifice* (puis dirigée par Gaston Bachelard). Il était un grand connaisseur de la culture allemande. Il avait été ancien élève et puis professeur à l'École Normale Supérieure après son ami Maurice Merleau-Ponty et avant Louis Althusser. Depuis 1952 il était devenu professeur de Philosophie générale à l'Université de Strasbourg jusqu'à sa retraite (anticipée à cause des événements de Mai 68, qui n'eurent pas sa faveur) et, enfin, il avait été professeur à l'Université Laval de Québec.

Depuis la fin de la guerre et pendant beaucoup d'années, il allait publier des livres sur les matières de sa formation et de sa vocation: Anthropologie philosophique, Philosophie des Sciences sociales, Histoire des Sciences humaines, dont voici quelques titres: *Traité de l'existence morale* (1949), *Mémoire et personne* (1950), *La parole* (1952), *Mythe et métaphysique* (1953), *La vertu de force* (1957), *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement* (1960), *Signification humaine de la liberté* (1962), *Les sciences de l'homme sont des sciences humaines* (1967), son histoire de la pensée en 13 volumes, *Les sciences humaines et la pensée occidentale* (1966-88) ou son *Traité de Sociologie* (2000).

Comme le dit Charles Porset (2002: 13), il était «un libre penseur d'obédience protestante», auteur d'une œuvre immense, avec des textes parfois caustiques, provocateurs¹, «mais *profondément humanistes*» (Porset 2002: 9, c'est moi qui souligne). Deux ans après sa mort, en 2002, les éditions de La Table Ronde ont publié son livre posthume *Le crépuscule des illusions. Mémoires intempestifs*, une autobiographie plus intellectuelle qu'existentielle, écrite par un philosophe et professeur qui avait justement apporté une théorie de l'autobiographie très importante depuis 1948.

0. Introduction

Comme si c'était un cercle dont la fin revient au début, il y a deux périodes dans la recherche de Georges Gusdorf concernant l'autobiographie et les «écritures du moi»: la première période est celle de la publication en 1948 du livre *La découverte de*

¹ Gusdorf recherche toujours la vérité: «Le professeur est là seulement pour enseigner que la vérité et la recherche de la vérité: Il arrive à certains, bien sûr, de se cacher derrière leur documentation, de se contenter d'enseigner des doctrines; mais ceux qui le font sont infidèles à leur mission» (*Pourquoi des professeurs?*, 1977, p. 241).

soi, et en 1956 de l'article fondateur des études autobiographiques: «Conditions et limites de l'autobiographie» (version espagnole de 1991), suivi de l'article «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire» (1975); et, à la manière d'un testament intellectuel, la seconde période, en 1990, quand il reviendra aux études de la littérature du moi avec deux livres très importants aussi pour la théorie de l'autobiographie: *Les écritures du moi. Lignes de vie 1* (1990a) et *Auto-bio-graphie. Lignes de vie 2* (1990b).

La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf est donc un apport fondamental à plusieurs niveaux en ce qui concerne les définitions du concept de l'autobiographie d'après une vision multidirectionnelle: historique, psychologique, phénoménologique, ontologique, existentialiste, esthétique, linguistique et éthique. Mais toutes les définitions, toutes les manières de concevoir l'autobiographie, tous les points de vue qui permettent d'analyser et d'interpréter ce phénomène absolument complexe, constituent un effort épistémologique de fixer une connaissance, un savoir anthropologique, une véritable théorie sur la fonction de la connaissance humaine concernant l'histoire d'une personnalité. L'épigraphe d'Hermann Keiserling, «le chemin qui mène de soi à soi fait le tour du monde» (pour son *Journal de voyage d'un philosophe*, cité par Gusdorf, 2002: 231), exprime parfaitement, pour commencer, l'esprit qui va guider tout le travail de recherche sur l'autobiographie mené par Georges Gusdorf pendant une cinquantaine d'années, ainsi que le fait aussi l'idée suivante (1948: VII):

Aussi me faudra-t-il, si je veux réellement m'approprier ma vie, la faire mienne et ne point demeurer à sa remorque, dépasser ce moment où se dessine une limite de mon existence. J'ai besoin, de moi-même à moi-même, d'une intelligibilité plus consistante. Il faut que je m'installe, par la réflexion, dans cette première intuition, pour en prendre une conscience plus développée. L'expérience acosmique, anhistorique, ce rapport comme vertical de moi à moi-même, doit faire place à une connaissance horizontale, à un schéma où je puisse retrouver la figure de ce que je suis à travers les événements où s'inscrit mon être dans le monde.

Pour bien comprendre les définitions de l'autobiographie de Georges Gusdorf, il faut tenir compte des premières recherches philosophiques, publiées en 1948 dans *La découverte de soi*, un livre dont la première rédaction a été faite aux camps de concentration pendant la guerre² et qui montre d'ailleurs l'influence de son maître Léon Brunschvicg. Pour Gusdorf la *conscience* de soi, c'est «la terre natale de la vérité» (il cite Friedrich Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*, 1939: 146), mais la *connaissance* de soi, c'est «le premier moment indispensable d'une éthique digne de ce nom»

² Ces recherches allaient se continuer avec la publication du *Traité de l'existence morale* (1949).

(1948: V). Dans cette première définition il y a déjà les dimensions plurielles qui vont marquer les études de Gusdorf sur l'autobiographie: psychologique, existentialiste, éthique, etc.

Et voici donc une dichotomie très intéressante pour commencer: d'une part, la *conscience* de soi, c'est ce qui me rappelle que *je suis*, car «nous nous reconnaissons, à chaque inflexion de nos conduites, sans insister, à notre point d'équilibre» (1948: VI); et d'autre part, la *connaissance* de soi, c'est-à-dire «le passé rendu intelligible et l'avenir prophétisé» (1948: VII), «mémoire de mon être propre, plutôt que de mon activité passée [...] présence de moi à moi même qui me permet en même temps de m'assumer moi-même, de me mettre en œuvre» (1948: VII). Il y a une relation intime de la *conscience de soi* et de la *connaissance de soi*, mais il s'agit de deux niveaux bien différents de l'être du point de vue métaphysique et phénoménologique (1948: VII-VIII):

La connaissance de soi transcende la conscience de soi. Elle la dépasse dans tous les sens, elle risque de la distendre et de l'adultérer. La conscience de soi ne peut que s'affirmer telle quelle. Elle n'a rien à dire d'elle-même. La connaissance de soi au contraire suppose l'expérience dans toute sa complexité, dans son opacité, dans son impureté. [...] La condition humaine apparaît maintenant avec toutes ses équivoques. Nous sommes toujours orientés vers le monde et compromis en lui.

À partir de ces idées commence la démarche théorique de Gusdorf, que l'on pourrait résumer dans l'expression suivante: «selon que l'homme peut ou non se connaître soi-même, il sera responsable ou non de sa conduite» (1948: VIII), c'est-à-dire que l'autobiographie est un besoin, une manœuvre de l'intelligence, mais aussi la responsabilité de l'existence et de la conduite³.

Les principes qui vont marquer cette démarche théorique de Gusdorf concernant l'autobiographie, à partir des recherches publiées en 1948, sont les suivants: 1) la connaissance de soi est un moment de l'existence, jamais en dehors de cette existence; 2) la vie personnelle n'est pas un donné, mais une destinée, n'est pas un discours, mais une épreuve; 3) la question: que resterait-il d'un homme dont tout le secret a été manifesté?; 4) le caractère paradoxal de la connaissance de soi; 5) vouloir se connaître soi-même, c'est rechercher la réalisation de sa propre vie, il y a une condition temporelle; 6) il reste à jamais un 'mystère' dans lequel nous nous trouvons impliqués par le plus profond de notre être; 7) je ne me suis à moi-même accessible que par et dans ce monde; 8) la connaissance de soi ne peut donc pas réussir absolument, elle se ramène en définitive au problème total de l'activité humaine; 9) même la formule de la *con-*

³ Il est évident ici le registre de la religion protestante et l'influence de la philosophie existentialiste de l'époque, de Jean-Paul Sartre surtout.

naissance de soi est équivoque: elle semble mettre le moi à part pour le découvrir, elle n'est que la recherche d'une situation où toutes les aspirations de l'homme se trouvent ensemble satisfaites; 10) le maître mot de la connaissance de soi serait la formule *deviens qui tu es* (de Marc Aurèle) et non plus *connaît-toi toi-même* (de Socrate)⁴.

Gusdorf a entrepris aussi de définir l'autobiographie d'une façon assez systématique: c'est l'*auto/biographie*, une définition tridimensionnelle dont le titre a été emprunté à son collègue et ami, le chercheur américain James Olney (1972, 1980). L'autobiographie serait donc la synthèse de cette triple dimension conceptuelle (1990b: 10-11): 1) l'*autos*, c'est l'identité, le moi conscient de lui-même et principe d'une existence autonome; la conscience de soi n'intervient qu'après un long délai, avec un retard considérable par rapport à la venue au monde du *bios* en sa nudité première; alors l'identité personnelle ne peut s'affirmer que comme un ensemble de différences propres sur l'arrière-plan des similitudes communautaires; 2) le *bios* affirme la continuité vitale de cette identité, c'est son déploiement historique, des variations sur le thème fondamental; un être humain est d'abord une existence organique; la vie correspond à l'amplitude totale du champ existentiel défini par le déploiement de l'*autos*, de l'individualité dans la diversité des espaces et des temps, car «nous ne sommes jamais tout ce que nous sommes»; le *bios*, l'histoire réelle et accomplie, déborde à tout instant la capacité de la conscience actuelle (l'*autos*); 3) le *graphein* introduit le moyen technique propre aux écritures du moi; l'écriture est le fruit d'un apprentissage tardif puisque le maniement complet de cette technique et la maîtrise de la rédaction sont longs à acquérir; avec l'écriture l'humanité fait son entrée dans une nouvelle ère de civilisation.

Georges Gusdorf a fait une critique radicale (1975: 960-964; 1990a: 53-67, 72-93) et parfois caustique des travaux de Philippe Lejeune⁵, dont voici les termes: 1) le livre de Lejeune, *L'autobiographie en France*, est *fort utile* –d'après lui–, mais c'est un «traitement purement rhétorique des écritures du moi», étant donné l'absence de l'*homme* dans ces analyses; il nomme Lejeune «docteur en déconstruction des autobiographies»; 2) les exemples des œuvres autobiographiques écrites avant 1782 –*De vita sua* de Guibert de Nogent (1114-1116), etc.– ont été choisis arbitrairement et n'appartiennent pas au genre autobiographique, elles sont «la préhistoire du genre», d'après Lejeune lui-même; 3) une histoire de l'autobiographie comme genre littéraire

⁴ Michel Foucault s'est occupé aussi de ce problème dans son livre *L'herméneutique du sujet* (2001: 3-26), où il analyse les rapports entre l'*epimeleia heauton* (le souci de soi) et le *gnôthi seauton* (le connais-toi toi-même).

⁵ Philippe Lejeune a répondu et en a fait aussi sa palinodie dans son livre *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2* (2005), où il entreprend une critique de sa théorie très honnête pour ajuster surtout les définitions de la théorie du pacte autobiographique. Voir peut-être le jeu des termes dans les titres des derniers ouvrages de Gusdorf (*lignes de vie*) et Lejeune (*signes de vie*).

est toujours suspecte d'anachronisme et elle est faussaire; il oppose à ce projet l'œuvre de Georg Misch –«maître incontestable de la matière»–, *Geschichte der Autobiographie* (1949-69), dont il accuse Lejeune d'ignorer les travaux et le mérite; 4) il reconnaît que les *Confessions* de Rousseau marquent «le seuil d'émergence de l'autobiographie proprement dite», mais il ajoute que le genre «existe comme tel» (depuis toujours) et que l'inconvénient de ce point de vue, c'est que «les questions essentielles se trouvent rejetées dans la pénombre de la préhistoire» car, pour lui, l'autobiographie est un phénomène *humain*; pour Gusdorf l'effort de définition de Lejeune, c'est de la *rhétorique*; 5) l'étonnante *affirmation* de Lejeune, démentie par des centaines de textes, que l'autobiographie est un phénomène radicalement nouveau dans l'histoire de la civilisation, en Europe occidentale, depuis le XVIII^e siècle; pour Gusdorf, c'est «un cas remarquable d'amnésie de l'inventeur»; 6) la parution du mot *autobiographie*, un néologisme, dans son pédantisme (?), n'atteste que la formation d'un vocabulaire technique de la critique et n'empêche les écrivains antérieurs d'écrire leurs autobiographies; 7) Lejeune répète deux fois, sans démonstration, que l'autobiographie apparaît à une époque où il y a «certaines conditions économiques et sociales», ce qui pour Gusdorf n'est qu'«une opinion reçue dans les milieux intellectuels teintés de marxisme», une opinion «infondée, fausse».

Il a fortement critiqué aussi (1990a: 80-93, 147; 1990b: 113-114, 131-146) l'œuvre de Roland Barthes intitulée *Roland Barthes* (1975), dont voici les termes: 1) il s'agit d'une espèce d'*évacuation* de la réalité humaine en sa vivante présence, faite par le sujet lui-même; 2) Gusdorf considère Barthes un *rhétoricien* de notre époque malheureuse; 3) «il s'agit d'un recueil de fragments présentés à l'état brut, sans prétention à un assemblage quelconque, où il parle de tout et de n'importe quoi»; 4) le livre est un «signifiant sans signifié»⁶, un Roland Barthes «qui se dérobe et se dissout, à la fin de ses écritures, dans l'anonymat et l'impersonnalité»; 5) en ce qui concerne les commentaires de l'album de famille barthésien, Gusdorf dit que «l'historicité banale d'une famille parmi bien d'autres débouche sur la rhétorique de l'insignifiance qui, dans ce contexte, revêt les couleurs d'un lieu commun teinté de snobisme romantique d'une grande banalité»; 6) la critique de Barthes devient en même temps une critique de la postmodernité contemporaine car Gusdorf considère Barthes l'auteur d'une «écriture anencéphale au service d'un an-humanisme ou d'un in-humanisme fondé sur le principe de l'auto-dissolution du sujet pensant», c'est «le vide de l'homme disparu [...], dépourvu de relief humain, de profondeur ontologique».

En plus, il a critiqué aussi (1990a: 84-86, 152-153) Michel Foucault, dont voici deux remarques: 1) il critique les arguments postmodernes de Foucault à la fin

⁶ Gusdorf reprend –caustiquement– les termes de la théorie linguistique structuraliste, dont Barthes faisait partie, pour critiquer précisément Roland Barthes.

de *Les mots et les choses* (1966: 396-397) dans le contexte de l'interprétation de Nietzsche: «la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée [...] l'homme va disparaître»; 2) l'inconséquence grave de Foucault avec la publication de l'article «L'écriture de soi» (1983), où il analyse «l'esthétique de l'existence et le gouvernement de soi et des autres dans la culture gréco-romaine aux deux premiers siècles de l'Empire» (re-conversion *tardive* par l'irresponsabilité des arguments de 1966).

Contre ces auteurs et ces théories, Gusdorf souligne l'apport d'«un bon nombre d'historiens et d'interprètes honnêtes et consciencieux de la littérature du moi» (1990a: 88), dont Georg Misch et, surtout, son ami James Olney, auteur de deux ouvrages importants sur l'autobiographie (Olney, 1972, 1980).

1. Approche historique

Du point de vue historique, pour Gusdorf, le problème du genre de l'autobiographie est un problème capital dont le *statu quo* est déjà fortement établi avec la présence –d'après lui– de quelques œuvres devenues classiques, des *Confessions* de Saint Augustin à *Si le grain ne meurt* de Gide; l'autobiographie est un genre par elle-même et elle n'a pas besoin d'autres justifications (1991: 9). Depuis le Romantisme, l'autobiographie est devenue un genre littéraire, à part entière, parmi tous les autres: «L'émergence de la fonction autobiographique a submergé l'espace littéraire dans son ensemble. Le Romantisme tout entier, ou presque, peut être considéré comme une extrapolation de la littérature du Moi» (1975: 994). Dans la seconde moitié du XX^e siècle, l'autobiographie est devenue un genre littéraire reconnu par la critique et l'histoire littéraires, qui se sont données la tâche d'en rassembler un *corpus* (Lejeune surtout), d'en découvrir le code de son fonctionnement... Mais tout cela est critiqué par Gusdorf, ainsi que «le langage obscur propre aux pédants d'aujourd'hui» (1975: 959), dont les recherches ne lui paraissent pas particulièrement exaltantes.

Pour Gusdorf le genre autobiographique est apparu même avant le besoin de l'homme de contempler l'image reflétée de sa personne. Le magnétisme physique et matériel du reflet sur le miroir se mêle à l'ascèse chrétienne de l'examen de conscience, à l'époque de la nouvelle orientation spirituelle provoquée par Saint Augustin: c'est une nouvelle anthropologie où tous les individus sont susceptibles d'un pari surnaturel, une nouvelle définition de l'homme (1991). C'est ainsi que dans les *Essais* de Montaigne l'auteur se propose de montrer les parties les plus secrètes de son être, c'est *la vertu de l'individualité* (1991: 12) à l'époque de la Renaissance, et puis *la vertu de la sincérité* de Rousseau, et c'est aussi *l'exaltation du génie personnel* à l'époque du Romantisme. L'historien de soi voudrait représenter, dans son tableau, tous les éléments de son existence et les grouper dans un ensemble.

Mais, pour Gusdorf, ce tableau représente bien sûr une vision depuis le temps présent, et non pas le temps passé tel quel (qu'il n'est plus possible de vivre à nou-

veau): voici la revanche de l'autobiographie sur l'histoire ou la construction d'un récit personnel par dessus l'histoire des événements. D'autre part l'autobiographie se propose une espèce de programme pour reconstituer l'unité d'une vie tout le long du temps (1991: 13). Ce qui donne une structure et une forme définitive au vécu c'est justement l'intervention de l'homme lui-même dans les situations possibles. Pour ce qui est de situer le monument littéraire des *Confessions* de Rousseau (1975: 993-994), il faudrait tenir compte de quelques idées: elles sont la *désacralisation* de l'espace du dedans; l'intérêt psychologique n'est pas exempt d'une intention dogmatique; elles se situent au carrefour où se recoupent la tradition piétiste et l'évolution du roman moderne; ce sont un moyen pour la connaissance de l'être humain; elles auront pour effet d'entraîner une surenchère dans l'étalage des complexités, abîmes et horreurs du dedans.

En ce qui concerne l'Histoire littéraire, pour Gusdorf, il y a quelques limites temporelles et spatiales pour définir l'autobiographie, comme point de départ: en ce qui concerne le temps, l'autobiographie est un phénomène relativement tardif dans la culture occidentale (1991: 9), car elle commence à se développer justement à l'époque où le christianisme se met à côté des traditions classiques anciennes; et en ce qui concerne l'espace, «il paraît que l'autobiographie ne s'ait jamais manifestée en dehors de notre atmosphère culturelle» (1991: 9) puisqu'elle met en évidence une préoccupation particulière de l'homme occidental.

Comme la notion de littérature montre son insuffisance à l'égard d'une vision universelle, «étant donné le système d'enseignement français», Gusdorf critique les historiens de la littérature et il croit que «l'autobiographie est de l'ordre de l'écriture» (1975: 963): un texte écrit, parfois publié et qui peut trouver des lecteurs, «mais rien ne prouve que l'historien de la littérature soit le spécialiste le plus compétent pour ressaisir dans sa totalité le phénomène humain de l'autobiographie» (1975: 963).

À l'époque renaissante, l'humanisme introduit un style neuf de la vie spirituelle, donne la priorité à la forme humaine –c'est-à-dire le rapport que l'homme entretient avec lui-même–, et l'autobiographie reflète cette situation (1975: 970). Les *Essais* de Montaigne «proposeront l'examen de conscience d'un esprit qui se replie sur lui-même, pour se ressaisir; [...] une tentative pour dessiner les lignes d'une vie dans la confusion des événements et des circonstances» (1975: 970, voici encore une fois les *lignes de vie* de Gusdorf). Au XVII^e siècle, Pascal dénoncera par contre le prototype de la littérature du moi dans les *Essais*: il y voit «la plus coupable complaisance à soi-même». Avant les *Confessions* de Rousseau, il y a avait un bon nombre d'autobiographies publiées en Europe, mais la plupart –d'après Gusdorf– n'étaient pas des œuvres littéraires, car c'étaient des documents peu élaborés au niveau du style, leur rédacteur n'était pas un écrivain et les motivations artistiques en étaient absentes. L'œuvre de Rousseau, à cet égard, devient décisive pour l'avenir. Mais, pour Gusdorf,

cette importance de Rousseau «laisse entière la question des origines humaines et de la signification de l'autobiographie» (1975: 967), la littérature n'est pas la même chose que l'autobiographie. D'après Gusdorf, l'Histoire des écritures du moi, en France, n'est pas encore faite (1990a: 61): l'essai de Lejeune *L'autobiographie en France*, avec son répertoire (contenant 103 noms, dont Rousseau occupe le poste n° 23), démontre une absence de titres considérable (étant donné sa définition restrictive de l'autobiographie).

2. Approche psychologique

Du point de vue psychologique, pour que l'autobiographie soit possible, il faut un milieu culturel où l'homme puisse développer une conscience de soi. De ce point de vue, tout le long des civilisations, beaucoup de systèmes de croyances ont bien empêché l'homme d'avoir une conscience de soi: l'éternel retour des cultures anciennes, l'éternité absolue prônée dans *l'Ecclésiaste*, la transmigration des âmes, la dépersonnalisation dans la civilisation de l'Inde... La parution de l'autobiographie sera donc tardive et elle se produira (1991: 11) lorsqu'il y aura –d'après Gusdorf– une *involution de la conscience*, parce que le sujet qui se prend lui-même comme objet fait à l'envers du mouvement naturel de l'attention, il construit une image qui est *un autre moi-même*, il construit un double de son être, mais plus fragile et vulnérable. L'intention principale –psychologique et épistémologique– de l'autobiographie, c'est son *privilège anthropologique*: un moyen de connaissance de soi grâce à la reconstitution et au déchiffrement d'une vie dans son ensemble (1991: 13).

La voie de l'autobiographie s'ouvrira d'autant plus et d'autant mieux que le rapport entretenu par l'homme avec lui-même aura la priorité sur le rapport à Dieu et au monde; chaque individu doit s'établir dans un univers qui définit sa ligne d'horizon (1975: 969, voici les *lignes de vie* de Gusdorf); le Moi ne saurait trouver en lui-même son commencement et sa fin, il se cherche et se module selon les perspectives d'accomplissement qui sous-tendent son être au monde. Pour Gusdorf, l'écriture du moi est une *remémoration* ou une *commémoration* de l'être individuel, ce qui explicite quand même une réflexion sur le temps et la mémoire: «la présence de soi à soi se réalise mieux dans la rétrospection, selon le mode de l'irréel du passé, que dans l'actualité du présent» (1990a: 11), «l'historialisation de la conscience de soi dans le souvenir permet à l'individu de se découvrir tel qu'il fut, tel qu'il est, tel qu'il doit être selon sa propre vraisemblance» (1990a: 11). Toute une théorie de la communication intime et interpersonnelle a été fixée par Gusdorf (1990a: 104-105): c'est sans doute le cadre nécessaire de l'action métaphysique provoquée par le discours autobiographique au niveau psychosociologique:

La parole proférée expose l'intimité humaine à l'inspection et au jugement d'autrui; effusion de la pensée, le langage est la forme ex-

tériorisée de la pensée, qui, une fois émise, peut faire retour à son point de départ, devenant ainsi la conscience, parole intérieure, discours de l'homme à lui-même, débat de soi à soi, à la faveur duquel se noue le destin de l'individu. [...] L'écriture propose une seconde incarnation du souffle. [...] Empreinte de la parole dans l'espace du dehors, l'écriture n'est pas un simple vêtement du discours. Elle prend au piège la parole et lui confère un mode différent d'existence.

3. Approche phénoménologique

Du point de vue phénoménologique, pour Gusdorf, «le lieu propre des écritures du moi n'est pas [seulement] l'ontologie, la recherche de l'être sans restriction, [...] mais la phénoménologie, c'est-à-dire l'exploration des dimensions de l'existence personnelle révélée à elle-même dans l'expérience vécue» (1990b: 225). Cela n'empêche pas bien sûr l'importance des domaines ontologique et existentialiste, liés d'une manière intime et implicite au domaine phénoménologique. Il paraît donc que l'homme occidental serait préoccupé par le retour au passé, mais seulement après pas mal de siècles⁷ et dans une petite partie de la planète⁸: alors cet homme construit une image de soi parce qu'il croit être digne d'un intérêt privilégié, au-delà même de la mort, et s'adresse aux autres pour leur transmettre sa personnalité unique, irremplaçable (1991: 10).

Le problème phénoménologique de l'autobiographie, d'après Gusdorf, c'est que l'expérience est la matière première de la création. L'homme devient un observateur de son espèce; grâce à la capacité d'auto-analyse et d'introspection, l'homme devient sujet de l'observation et, en même temps, objet observé et analysé: c'est l'aventure merveilleuse du territoire du moi et ses écritures. L'autobiographie essaie de reconstruire cette expérience d'une façon impeccable, mais pour la raconter l'homme ajoute toujours quelque chose. Voici donc la porte ouverte pour l'interprétation esthétique et la valeur artistique, fondamentale, de l'autobiographie.

4. Approche ontologique

Du point de vue ontologique, la définition historique proposait un parcours initiatique de la personnalité individuelle qui a aussi une portée au niveau ontologique, car naturellement «l'interrogation d'identité contribue à la constitution de l'identité, grâce à la recherche et reprise, en appel, des expériences de vie» (1990a: 11). Comme le disait Martin Heidegger, «une question devient métaphysique à partir

⁷ Si l'on considère le premier texte autobiographique de notre civilisation occidentale, celui de Flavius Josephus (93), écrit justement au début de notre ère.

⁸ Ce qui n'est pas une exigence universelle d'après Gusdorf (voir la section sur la notion de l'Histoire littéraire et, concrètement, sur le problème de l'espace).

du moment où elle met en question celui qui se pose la question» (1929: 14). Au-delà des domaines psychologique et éthique, la connaissance de soi implique aussi une «quête de l'être dont l'intention est d'établir l'identité ontologique de l'intéressé, en vertu d'une inquiétude proprement métaphysique, [...] le commencement des écritures du moi correspond toujours à une crise de la personnalité» (1990a: 23): *qui je suis... je ne suis pas ce que j'ai l'air d'être... j'ai vécu jusqu'ici... j'ai un secret... je suis seul...* Dans cette quête l'être et l'existence vont ensemble; comme le dit Goethe: «quelle que soit la vie qu'on mène, l'essentiel est de préserver l'originalité de son être».

Dans ce chapitre de la définition ontologique de l'autobiographie nous trouvons une théorie très intéressante de Gusdorf. C'est que l'autobiographie n'est pas possible sans certaines *présuppositions métaphysiques* (une théorie critiquée par Philippe Lejeune⁹): 1) il faut que l'homme sorte d'abord du contexte mythique des savoirs traditionnels et qu'il entre après dans le domaine de l'histoire; 2) il faut qu'en racontant sa vie l'homme sache que le présent est différent du passé et du futur; 3) il faut que l'homme devienne sensible aussi en ce qui concerne les différences: les changements du monde, les incertitudes de la vie; et 4) il faut de la curiosité de la personne pour elle-même. C'est ainsi que l'homme sera le maître d'une aventure indépendante (1991: 10) et qu'il deviendra responsable, qu'il sera conscient d'ajouter quelque chose à la nature; alors le personnage historique apparaît. Si, du point de vue psychologique, le chemin autobiographique conduit l'homme vers lui-même d'après une perspective d'ensemble (la mémoire) du passé et du présent, l'être, *l'unité personnelle*, c'est la loi de fusion et de compréhension de toutes les conduites passées, de toutes les personnes et les lieux qui ont fait le destin d'un homme. L'autobiographie est donc *une seconde lecture de l'expérience, et plus véritable que la première, puisqu'elle en est une prise de conscience* (1991: 13).

L'autobiographie n'est pas une simple récupération du passé (chose impossible), mais une récapitulation du vécu qui voudrait être autant que le vécu, c'est-à-dire que le fait de récapituler l'expérience pourrait modifier la signification de cette expérience. L'homme qui raconte sa vie se cherche lui-même dans son histoire, il cherche une certaine vérité qui le concerne (1991: 14). L'autobiographie devient donc ainsi un travail de *salut éternel*, mais aussi une recherche du trésor caché d'un destin. Si, à la rigueur, la fonction artistique (définition esthétique) est plus importante que la fonction objective *a priori* (définition historique), pour Gusdorf (1991: 16) la signification anthropologique est plus importante que la fonction littéraire (un point de vue tout à fait opposé à celui de Lejeune).

⁹ Lejeune y ajoute: «Ces présuppositions métaphysiques elles-mêmes ne deviennent possibles que sous certaines conditions économiques et sociales. Une nouvelle conception de la personne se trouve apparaître en même temps que le début de la civilisation industrielle moderne et que l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie» (Lejeune, 1998: 44).

L'œuvre d'art est une projection du domaine intérieur sur l'espace extérieur, où l'être obtient sa conscience de soi: il faut donc en trier la signification intime et personnelle d'une conscience à la recherche de sa propre vérité. C'est une *autocréation*: sous prétexte de raconter une vie, l'homme voudrait répéter son existence. Pour Gusdorf, «toute autobiographie digne de ce nom présente ce caractère d'une expérience initiatique, d'une recherche du centre» (1975: 971), comme par exemple les récits des mythes racontés et analysés par Joseph Campbell (1949). C'est pour cela que Gusdorf parle d'une certaine *méta-histoire* de l'autobiographie guidée par «l'ordre d'une ontologie de la vie personnelle» (1975: 971), ce qui donne bien l'idée d'une ontologie associée à l'écriture (l'argument est primordial dans la théorie de Gusdorf):

La décision autobiographique atteste une nouvelle manière d'être un homme parmi les hommes, dans le monde et devant Dieu. Il ne s'agit pas seulement de se raconter selon le style de la chronique, mais de se ressaisir, et même de se constituer. La découverte d'un nouveau continent intérieur, le moi et ses diverses provinces, ne manifeste pas seulement une réalité latente, qui se trouvait déjà là, en attente, [...]. La nouvelle voie d'approche institue un objet nouveau; elle apparaît comme une entreprise d'édification. Telle, déjà, la confession, acte sacramentel, qui n'est pas un *dire* seulement, mais un *être* et un *faire*, une transfiguration de l'existence dans la paix retrouvée de soi à soi et avec Dieu (1975: 972).

C'est comme l'écriture de Michel de Montaigne, réfugié dans sa tour-bibliothèque, séparé des incertitudes de son époque¹⁰ «de confusion intellectuelle, spirituelle, religieuse et politique» (1975: 972). Gusdorf cite de même Friedrich Schlegel, qui parlait de la nécessité d'une recherche du centre «pour conjurer les menaces d'une dislocation de l'être personnel» (1975: 972), la détermination –d'après Gusdorf– du lieu propre à fonder l'équilibre d'un univers personnel. D'ailleurs, pour Gusdorf, dans cette époque déchristianisée, l'autobiographie permet à quiconque la pratique de s'élever à une dimension supérieure de l'existence:

L'intention autobiographique vise à constituer une eschatologie de la vie personnelle; la recherche du centre sera couronnée de succès si elle donne accès en ce foyer imaginaire où l'être humain atteint à la pleine réconciliation avec soi-même. Un tel accomplissement correspond à un exercice spirituel, impliquant une ascèse, dont tous les individus ne sont pas capables. [...] L'édification de soi

¹⁰ Montaigne était un grand lecteur de Sextus Empiricus (III^e siècle a. C.), auteur des *Hypotyposes pyrroniques*. Sextus appartenait à l'école des philosophes sceptiques pour qui la *escepsis* était la faculté d'opposer, d'une manière quelconque, des apparences et des jugements, par le moyen de l'équivalence des choses et des arguments opposés, pour obtenir d'abord la suspension du jugement et, après, l'imperturbabilité.

doit aller de pair avec l'ordonnement de l'univers; l'unité de sens n'est pas donnée, elle doit être conquise, au prix d'une lutte contre les évidences et les circonstances. [...] La conquête de soi permettra à celui qui se cherche de regagner sa vie perdue, non pas seulement aux yeux d'un public présent ou à venir, mais dans le moment même où l'écriture accomplit son œuvre d'élucidation (1975: 974-975).

Gusdorf cite aussi les écrivains romantiques, surtout Goethe, qui avait déclaré que l'ensemble de ses œuvres constituait une chronique de sa vie, la transmutation continue de ses expériences en substance littéraire, une certaine identité texte-personne.

5. Approche existentialiste

Du point de vue existentialiste, les *Confessions* de Saint Augustin montrent que chacun est responsable de son existence, que les intentions comptent autant que les actions (1991: 11): voici pourquoi les secrets de la vie personnelle deviennent intéressants. Gusdorf cite le poète anglais Coleridge, qui, en 1797, disait: «N'importe quelle vie, si insignifiante soit-elle, si elle est bien racontée, est digne d'intérêt». Mais il y ajoute:

Pourtant n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, n'écrit pas une relation de sa vie. Pour en venir là, il faut qu'il ait une conscience suffisante de la singularité de son existence, ce qui suppose un certain degré d'individualisme; il faut aussi que cette singularité lui paraisse suffisamment exemplaire pour être susceptible d'intéresser autrui, après l'avoir intéressé lui-même (1975: 967).

Cette définition constitue une position centrale dans la conceptualisation existentialiste de l'autobiographie de Gusdorf, composée des éléments suivants: la singularité individuelle de la personne; la conscience de l'existence comme un tout; l'effet éthique du modèle; la conscience de l'avenir lié à autrui. Le récit d'une vie est une 'seconde lecture' des événements de l'existence (l'exemple de Montaigne en est paradigmatique):

L'autobiographie est une conquête, non pas simplement un inventaire des aspects divers d'une existence. [...] L'homme de l'autobiographie se découvre donné à lui-même comme un problème, dont lui seul peut trouver la solution. [...] L'activité de l'homme dans le monde n'entame pas une certaine réserve de la réalité personnelle, qui, ne parvenant pas à s'exprimer, manifeste par sa récurrence une insatisfaction profonde. Par-delà le sillage objectif du *curriculum vitae*, [...] un autre cheminement se poursuit, parallèle ou inverse, ou parfois jouant à cache-cache avec le premier. C'est

ce cheminement second –ou premier– que l'autobiographie cherche à rendre compte (1975: 971).

Pour Gusdorf, la connaissance de soi «met en jeu des options, un choix de soi par soi», puisque «être au monde, exister, c'est exister –moi, dans une continuité sans coupure» (1990a: 27), «l'homme est proposé ou imposé à lui-même comme une tâche, un domaine à explorer et à conquérir» (1990a: 29). Il va concrétiser cette idée après, tout en suivant la conceptualisation sartrienne (1946) de l'existence: «l'identité d'un homme n'est pas un être, mais un devoir-être, donné à l'individu en forme de tâche, comme si l'existence proposée à chacun lui était fournie à l'état brut, l'œuvre du vivant étant de faire de ce matériau un produit fini» (1990a: 295). Les figures de l'engagement et du choix apparaissent dans l'argument suivant de Gusdorf, lorsqu'il décrit un élément fondamental de l'autobiographie: «La fidélité à soi-même est un acte de foi. Elle est voulue, bien plutôt que donnée et reçue. L'homme n'est pas le dépositaire d'une fiche d'identité imposée à la naissance; il dépend de lui de se donner un projet d'être et de s'y tenir ou non» (1990b: 249).

6. Approche esthétique et linguistique

Du point de vue esthétique et linguistique, il faudrait analyser quelques idées rapportées de l'art de l'autobiographie et du lien entre le langage et l'écriture. En général, l'écrivain parle aussi de lui-même quand il parle d'autre chose¹¹: «la littérature du moi se distingue de tout autre usage du langage humain parce qu'elle fait œuvre à partir de la propre substance du scripteur» (1990a: 127); disons que l'auteur d'une autobiographie s'implique *doublement* dans l'écriture du moi: «il est lui-même la mesure et le critère de ce qu'il écrit, [...] arbitre du jeu et enjeu du jeu» (1990a: 127). Et, en tout cas, «l'écriture du moi est une fonction vitale» (1990a: 157), une dimension de l'existence, mais dotée d'un appareil formel et esthétique, l'écriture: «j'écris, donc je suis; si je prends la parole, si je prends la plume, c'est que j'existe à part moi et que ma vie doit avoir un sens» (1990a: 250).

En ce qui concerne la dimension esthétique, la narration autobiographique est conscience, cette conscience dirige la narration, et l'autobiographe a l'impression que cette conscience a dirigé aussi sa vie: comme il croit qu'il dit la vérité, il croit aussi que les événements racontés sont véritables (1991: 15). Mais l'autobiographie a toujours le problème de la cohérence logique et de la rationalisation, puisque la vie et sa

¹¹ Pour Michel Butor le problème se pose d'une façon différente, mais seulement dans la forme: «je parle de moi dans la mesure où cela me permet de parler d'autre chose» (Butor, 1991: 28).

biographie sont bien sûr différentes¹² et que l'autobiographie substitue ce qu'elle est en train de faire à ce qui était déjà fait.

C'est ainsi que la narration (le texte) donne *une* signification à l'événement (l'histoire, la vie). L'objectivité est impossible: une autobiographie ne saurait jamais être un procès-verbal de l'existence, la vérité de l'homme s'impose à la vérité des événements car le problème est l'homme. La signification de l'autobiographie va au-delà de la vérité et de la fausseté, elle raconte une vie, mais elle est aussi une œuvre d'art (1991: 16). Ce qui est réel, c'est sa valeur artistique. Et la fonction artistique est plus importante, ici, que la fonction historique ou objective¹³. Gusdorf fixe donc la prise de conscience au moment «où le sujet prend la parole» (1990a: 41). À partir de là commence la transformation de l'être, car «dire sa vie, c'est changer sa vie» (1990a: 43), le niveau esthétique comporte à nouveau une dimension ontologique, bien que le moi écrit ne soit jamais substituable au moi réel (1990a: 48).

En ce qui concerne le lien entre le langage et l'écriture, la réflexion de Gusdorf sur le langage et son rapport à l'autobiographie constitue un chapitre fondamental dans sa théorie, car il croit que «la création du langage précède celle de l'homme [...] puis intervient une parole seconde qui dénomme les êtres une fois créés» (1990a: 103), c'est bien sûr le Génésis et la création du monde, mais aussi la création littéraire d'une personnalité. Il y a aussi le problème de la communication, parce que cette communication implique une certaine solidarité: «parler à eux, c'est parler pour eux» (1990a: 132). Il est aussi très important de souligner la fonction que Gusdorf assigne au langage, en tant que moyen de transmission de l'histoire: «toute écriture du moi [...] est une œuvre du moi [...], le langage est un fixateur, il consacre l'incarnation sociale du vécu» (1990a: 31). C'est une fonction ontologique ou métaphysique de l'écriture, donc «écrire le moi, c'est affirmer son existence» (1990a: 36), puisque l'acte de la parole est une action de l'être à dimension herméneutique:

À proprement parler, le langage ne crée pas le monde; objectivement le monde est déjà là. La vertu du langage est pourtant de constituer à partir de sensations incohérentes un univers à la mesure de l'humanité. Et cette œuvre de l'espèce humaine depuis les origines, chaque individu qui vient au monde la reprend pour son compte. Venir au monde, c'est *prendre la parole*, transfigurer l'expérience en un univers du discours (1952: 12).

¹² Voir les deux types d'intention de l'autobiographie, surtout la portée conceptuelle du deuxième type concernant le désir de l'autobiographe de transmettre un modèle créé à partir d'une perception (le présent) de sa vie (le passé).

¹³ Cette fonction est encore moins importante que la signification anthropologique (voir le chapitre sur la définition ontologique de l'autobiographie), c'est le point de vue de Gusdorf.

Le langage, c'est l'être de l'homme porté à la conscience de soi, l'ouverture à la transcendance (1952: 13). D'ailleurs, dans l'autobiographie, «l'auteur du livre est le sujet du livre» (1990a: 37); disons alors que la définition esthétique comporte intrinsèquement une définition ontologique ou métaphysique: «le texte a la procuration de la vie, le discours de la vie vaut pour la vie elle-même» (1990a: 38), le figuratif devance ici le réel. Gusdorf l'explique ainsi:

Le transfert du vécu à l'écrit n'est pas le simple décalque d'une donnée immédiate de la conscience, perçue en transparence, dans l'innocente nudité de son être, un redoublement où le sens premier demeurerait intact. Sortie de sa réserve, ordonnée en forme de discours, l'intimité passe d'un mode d'être à un autre; la publicité rompt le silence, elle met dans le domaine public ce qui n'appartenait qu'à un seul (1990a: 41).

L'écriture obtient dans l'autobiographie un rôle herméneutique en tant que fonction de représentation et communication dont l'objet est la personne humaine elle-même: «au moment où l'homme acquiert la faculté d'écrire sa vie, il accède à une dimension neuve de l'existence» (1990b: 12). C'est-à-dire qu'il y a une fonction transformationnelle de l'écriture par rapport au moi individuel à partir du moment précis où l'*homo loquens* devient l'*homo scriptor*: «L'écriture énonce un aspect du phénomène humain total. Elle expose la venue au monde, l'engagement au monde et à soi-même d'un être humain dans sa singularité irréductible» (1990b: 36), «Une ligne est franchise, un seuil en deçà duquel il n'est pas aisé de revenir; l'écriture au sein d'une conscience irrésolue, établit une résolution. Elle est un mode privilégié de la conscience de soi» (1990b: 42). Il est donc très important de fixer la portée ontologique de l'écriture par rapport à la langue et à l'individu:

C'est à partir de l'avènement de la parole et par son ministère que l'homme a d'abord accédé à la vérité. Mais l'univers de la parole est flou, évanescent, sujet à l'usure et à la corrosion de l'oubli. L'écriture, technique de fixation du langage, retient au passage la pensée; elle affirme l'identité de l'homme et la constitution du monde, dont elle autorise la manipulation abstraite par le moyen du discours de la raison et de la science (1990b: 86).

Pour Gusdorf, l'écriture n'est pas simplement le passage de la pensée à la langue et au texte, mais une véritable *nativité de la pensée*, *l'invention d'une parole, créatrice d'un sens, nouvelle origine, une embryologie* et, en plus, elle «assure la communication entre l'espace du dedans et l'espace du dehors» (1990b: 101) pour le sujet-objet autobiographe: «sans l'écriture, l'être que je suis se réduit à une intuition instantanée, variable d'un moment à l'autre, évanouissante, contradictoire» (1990b: 123).

7. Approche éthique

Du point de vue éthique, comme l'identité d'un homme «n'est pas un être, mais un devoir être» (1990a: 295), c'est-à-dire une tâche pour l'existence et dans l'existence, alors ce devoir comporte un défi éthique, une dimension morale de l'action existentielle:

L'entreprise autobiographique expose une œuvre de remémoration, non pas seulement remémoration du passé vécu, ni encore celle du présent en cours, au jour la journée, mais plus profondément, remémoration existentielle de l'être profond de chacun, au sens d'un vœu qui engage à travers les temps le devenir de l'existence (1990a: 300).

Le niveau moral est une trace qui parcourt toute la pensée de Gusdorf, étant donné aussi sa foi protestante, profondément chrétienne. Il faut signaler que l'autobiographie permet à son auteur de faire à fond son examen de conscience¹⁴. Après toutes les définitions exposées ci-dessus et après avoir souligné l'importance de quelques domaines (ontologique, existentialiste, esthétique), Gusdorf insiste aussi sur le fait que l'autobiographie «expose la mise en œuvre d'une *axiologie*, une volonté de rectification» (1990a: 300) de la part de l'auteur qui écrit l'autobiographie.

D'une façon plus générale, «l'écriture du moi présuppose un essai de réhabilitation, l'effort pour combler le décalage entre une réalité médiocre et l'exigence d'une idéalité qui la convainc d'insuffisance» (1990a: 305). Comme l'homme autobiographe fait de sa vie une narration, il peut offrir le témoin de son existence –qui n'a pas été gratuite–. Et son message, c'est qu'il vaut la peine de vivre la vie. Le récit –littéraire– de cette vie contient donc l'exemple de sa personne, qui est en même temps le moyen de perfectionner son destin et celui des autres. Gusdorf cite à cet égard l'exemple de Montaigne, qui avait une grande préoccupation morale lorsqu'il écrivait les *Essais*: d'une certaine façon la moralité assurait la tranquillité du sujet stoïque.

8. Conclusions

Pour Gusdorf l'autobiographie suppose «une nouvelle révolution spirituelle: l'artiste et le modèle s'accordent parfaitement, l'historien se prend lui-même comme objet» (1991: 11). Le grand personnage apparaît, il y a un espace social nouveau, c'est l'ère de Montaigne et de Rousseau. L'intérêt s'est déplacé de l'histoire publique à l'histoire privée: à côté des grands hommes de l'histoire officielle il y aura donc les hommes obscurs qui habitent la vie spirituelle. Il y a deux types d'intention dans l'autobiographie, étant donné que la vie et sa biographie sont des choses différentes (1991: 14-15): 1) l'intention *avouée* ou superficielle: c'est re-tracer l'histoire d'une vie; l'homme autobiographe est un historien, il devra lutter contre les faiblesses de la

¹⁴ Le chapitre 12 de *Les écritures du moi. Lignes de vie 1* (1990a) s'intitule «Authenticité».

mémoire et contre les tentations du mensonge (comme le fait Rousseau dans ses *Confessions*); 2) l'intention *profonde*: c'est une apologétique ou théodicée de l'être personnel; l'homme prône l'unité et l'identité de l'être, un modèle de vie, mais, comme la relation entre le passé et le présent est très complexe, l'être n'est pas enfin authentique, car le passé *se fait* toujours sans la présence du sujet (qui habite toujours le présent).

Pour Gusdorf, l'étude des *écritures du moi*¹⁵ «doit embrasser sans discrimination tous les textes où le sujet écrivant se prend lui-même pour objet» (1990a: 123). Comme le dit Henri Bénac, sous l'article de l'*autobiographie* «sont regroupés tous les types d'œuvres dans lesquelles un auteur parle de lui-même et de sa vie, quelle que soit la forme que prend cette autobiographie» (1988: 35). Donc que pour commencer c'est un usage privé de l'écriture, réservé à la consommation personnelle ou destiné à autrui:

Toute écriture est écriture d'un moi. Mais le plus souvent ce moi qui fait œuvre d'écriture parle d'autre chose; la littérature du moi commence avec l'usage privé et réfléchi d'une écriture qui, au lieu de s'accrocher à n'importe quoi, [...] s'enracine dans la présence de soi à soi qu'elle s'efforce de rendre intelligible à elle-même (1990a: 124).

Georges Gusdorf a été le premier, en France, à élaborer une théorie de l'autobiographie, avec deux axes principaux: la conscience de soi et la connaissance de soi, qui montrent déjà son point de vue philosophique, anthropologique et épistémologique. Ce point de vue se concrétise dans le riche éventail de définitions proposées de 1948 à 1990. Mais il y a un problème fondamental pour les études sur l'autobiographie en France, d'après Gusdorf. Si dans les domaines anglo-saxon et germanique on a déjà publié des collections et des encyclopédies sur l'autobiographie de chaque pays ou culture, par contre, pour Gusdorf, l'Histoire Littéraire de l'Autobiographie Française n'est pas encore faite malheureusement.

Pour ce qui est du concept, on pourrait synthétiser la définition suivante de l'autobiographie. Pour Gusdorf, le destin de l'homme est de construire toujours une nouvelle existence et, donc, une nouvelle histoire. L'autobiographie, c'est la *révolution spirituelle* de l'écrivain devenu sujet et objet de l'écriture, et pour ce faire, il y a les trois dimensions de l'*autos*, le *bios* et le *graphein*, c'est-à-dire l'identité réflexive qui se construit à partir de l'histoire de l'existence et par le moyen de l'écriture. En tant qu'écriture, l'autobiographie donne une solidité métaphysique et morale à l'existence,

¹⁵ Dans son livre peut-être le plus important, *Le pacte autobiographique* (1975), Philippe Lejeune avait déjà employé l'expression «l'écriture du moi». Gusdorf emploie cette expression elle-même et une autre, *les lignes de vie*, pour faire référence à l'autobiographie.

puisqu'il s'agit véritablement d'une opération de rectification par rapport aux événements de la vie passée à valeur morale fondamentale.

L'autobiographie, ou mieux encore, les écritures du moi sont déjà présentes bien avant les *Confessions* de Rousseau et elles sont associées à l'individualité, à la sincérité et au génie personnel. Pour Gusdorf il s'agit d'une véritable histoire de la connaissance de l'homme par lui-même. Et c'est grâce à l'*involution de la conscience*, permettant de construire un autre soi-même, que cela sera possible. Bien que les écritures du moi existent depuis le début de l'ère chrétienne, Gusdorf accepte que depuis 1782 l'autobiographie est devenue un genre littéraire doté d'une certaine autonomie et dont le succès –même aujourd'hui– est incontestable.

Pour Georges Gusdorf (1991: 16), l'autobiographie n'est pas une biographie objective, elle n'est pas un genre historique; l'autobiographie est une œuvre d'art et, en même temps, une œuvre de construction ontologique; elle nous présente le personnage dans son intimité, pas tel qu'il a été ou qu'il est mais tel qu'il croit et veut être ou avoir été. Le concept des 'présuppositions métaphysiques' veut dire qu'il y a quelques conditions historiques, existentielles et phénoménologiques de l'être humain qui font possible l'analyse introspective: dépassement de l'étape mythique, création de l'histoire, établissement des connaissances et recherche de l'intérieur.

Il y a deux types d'autobiographie: la confession et l'œuvre d'artiste (1991: 17). Il y a une correspondance entre la vie et l'œuvre, mais il ne s'agit pas d'une simple traduction. C'est vrai que l'on pourrait distinguer –directement– une espèce de vérité existentielle dans la création littéraire, puisque l'autobiographie est aussi une œuvre, un événement de la vie, et qu'elle modifie l'avenir. Le devoir-être, le travail d'exister constitue un apport existentialiste et éthique très important de la part de Gusdorf: il est parfaitement d'accord avec les courants de la pensée philosophique de son époque. Le style n'est pas seulement une règle de l'écriture mais *une ligne de vie* (les deux livres des années 90). L'autobiographie est une seconde lecture de l'expérience. La vérité de la vie n'est pas différente de la vérité de l'œuvre, puisque «le grand écrivain vit, d'une certaine façon, pour son autobiographie» (1991: 17). Le privilège de l'autobiographie n'est pas l'inventaire de l'historien, mais l'effort du créateur pour donner une signification à sa légende.

Dans tous ses livres et articles, Gusdorf a fait œuvre de comparatisme au niveau pratique, parce qu'il a étudié les autobiographies de toutes les époques (du début de l'ère chrétienne à nos jours) et de plusieurs pays de l'Europe occidentale (France, Espagne, Allemagne, Angleterre, Italie) et même des Etats-Unis. Gusdorf a eu une admiration absolue pour la recherche capitale de Georg Misch, *Geschichte der autobiographie*; dont il a construit l'émulation avec les 13 volumes de son étude *Les sciences humaines et la pensée occidentale* (rédigés pendant 22 ans, de 1966 à 1988). En reprenant les idées de Schlegel (et Goethe aussi) –«Nul ne sait qui il est s'il ne sait ce

que sont ses compagnons»– sur le problème de la compréhension du moi et du monde, Gusdorf expose une espèce de plaidoyer pour l'intertexte universel et le comparatisme planétaire (1990a: 70):

Tout homme qui prend la parole sur quelque sujet que ce soit se comporterait donc en répétiteur de l'opinion reçue; l'innovation apparente serait illusoire et les auteurs les plus originaux ne feraient en réalité que reprendre les stéréotypes en vigueur.

Pour Gusdorf, «le domaine de l'autobiographie ne se laisse pas cloisonner par nations» (1975: 962), puisque les modèles du genre –Saint Augustin, Rousseau, Goethe– et même d'autres livres précédents –par exemple celui d'Antoinette Bourignon (1683) ou celui de Mme de la Mothe Guyon (1720)– relèvent pour lui de la littérature universelle. Gusdorf cite Ernst Robert Curtius et son œuvre monumentale, *Littérature européenne et Moyen Age latin*, pour expliciter l'identité multiséculaire de la culture et de la littérature européennes, dont la littérature autobiographique serait une partie:

La littérature européenne a la même durée que la civilisation européenne, soit vingt-six siècles environ (d'Homère à Goethe). [...] Le découpage de la littérature en un certain nombre de philologies sans lien entre elles constitue à cet égard un obstacle quasi insurmontable (Curtius 1956: 13).

Pour Gusdorf «il ne peut y avoir dans le domaine européen qu'une compréhension solidaire de l'espace-temps» (1990a: 78). Ce qu'il démontre avec l'argument sur l'œuvre autobiographique de Rousseau qui, pour Gusdorf, reprend le titre de Saint Augustin –les *Confessions*– dans une tradition depuis le début de l'ère chrétienne. Dans le contexte, toujours, de la *querelle* avec Lejeune, Gusdorf affirme que, après 1782, Rousseau s'est trompé, parce que son entreprise a eu quantité d'imitateurs dans tout l'Occident européen. D'ailleurs, dans les *Ébauches des Confessions*, Rousseau reconnaît les figures précédentes de Montaigne et de Jérôme Cardan, malgré son idée de former «une entreprise qui n'eut jamais d'exemple», et il a eu un certain contact avec la tradition anglaise des écritures du moi (James Boswell par exemple) lors de son stage en Angleterre, chez David Hume en 1766-67, dont il avait bien profité pour travailler activement à la rédaction de ses *Confessions*.

Georges Gusdorf explique le succès actuel de l'autobiographie avec un paradoxe de la *postmodernité*. D'une part, on proclame la mort de l'homme et, par conséquent, de l'auteur en tant que tel; le concept d'homme, de personnalité et d'individu centré sur lui-même et responsable de ses faits et gestes n'est qu'un fantasme (1975: 957). Et d'autre part, à la même époque, beaucoup de professeurs et de critiques s'intéressent pour l'autobiographie, un genre littéraire qui met en honneur la notion d'individu et d'auteur, qui s'écrit à la première personne, où une personnalité raconte

son existence pour elle-même et pour les autres, et où l'objet en est l'auteur lui-même (1975: 958).

L'explication en serait que: il y a une attention malsaine au pourrissement de la personne humaine «selon le courant de la mode établie» [?]¹⁶; ou l'inverse: que les universitaires sont des *humanistes impénitents* et donc qu'il y aurait une réaction de défense –instinctive– qui essaie de rassembler des preuves de l'existence de l'homme, ou «pour apaiser les angoisses suscitées par une civilisation qui menace les uns et les autres de dépersonnalisation» (1975: 959). La *mort* de l'auteur –suggérée par Roland Barthes¹⁷ en 1968– «ne semble pas avoir découragé les rédacteurs d'autobiographie» d'après Gusdorf (1975: 959):

La plupart des écrivains s'y mettent, comme si c'était là un point de passage obligé de leur carrière. Et les livres, les plus anciens comme les plus récents, les classiques comme les modernes, rencontrent auprès du public un accueil assez satisfaisant pour assurer la pérennité de cette production. L'amateur d'autobiographie tente sans doute d'élargir et d'exalter le sentiment de sa propre existence; il existe en participation avec les héros, plus doués que lui, du récit autobiographique. Sa lecture lui permet de bénéficier d'un exotisme de la personnalité, par décentrement successifs et projection en autrui. Comme le critique spécialisé, il répond aux défis et démentis de la culture ambiante en rassemblant des monstrations et démonstrations de sa propre réalité.

C'est-à-dire que non seulement l'auteur n'est pas mort, mais que l'on fait aujourd'hui une certaine *apologétique* ou révélation de l'individu humain dont l'instrument serait bien sûr l'autobiographie. Pour Gusdorf, «le domaine de l'autobiographie apparaît comme un lieu privilégié pour la mise en horreur de l'individualité selon les nouvelles valeurs» (1975: 978-979).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARTHES, Roland (1968): «La mort de l'auteur», in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris, Seuil, 63-69.

BARTHES, Roland (1975): *Roland Barthes*. Paris, Seuil.

¹⁶ Voici l'épreuve de la critique radicale –et même caustique– de Gusdorf contre la post-modernité actuelle, qu'il condamne non seulement au niveau littéraire et philosophique, mais aussi au niveau moral, métaphysique, social, spirituel.

¹⁷ Barthes explicite cette idée de la *mort* de l'auteur en la rapportant du concept d'écriture (la non-voix, les signes abstraits et sans identité); il s'agit donc d'une mort symbolique de l'auteur qui est toujours *absent* de son œuvre après l'avoir écrite, pendant la lecture du lecteur, etc.

- BÉNAC, Henri (1988): *Guide des idées littéraires*. Paris, Hachette.
- BUTOR, Michel (1991): *Les métamorphoses Butor. Entretien avec Mireille Calle*. Grenoble, PUG.
- CAMPBELL, Joseph (1949): *El héroe de las mil caras. Psicoanálisis del mito*. México, FCE.
- CURTIUS, Ernst Robert (1956): *La littérature européenne et le moyen âge latin*. Paris, PUF.
- FLAVIUS JOSEPHUS (93): *Autobiografía*. Madrid, Gredos.
- FOUCAULT, Michel (1966): *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1983): «L'écriture de soi» in *Dits et écrits II*. Paris, Gallimard, 1234-1249.
- FOUCAULT, Michel (2001): *L'herméneutique du sujet*. Paris, Seuil/Gallimard.
- HEGEL, G.W.Friedrich (1939): *La Phénoménologie de l'esprit*. Paris, Aubier.
- HEIDEGGER, Martin (1929): *¿Qué es metafísica?* Madrid, Alianza.
- LEJEUNE, Philippe (1971): *L'autobiographie en France*. Paris, A. Colin.
- LEJEUNE, Philippe (1975): *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil (rééd. 1996).
- LEJEUNE, Philippe (2005): *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*. Paris, Seuil.
- MISCH, Georg (1949-69): *Geschichte der Autobiographie*. Frankfurt, Schulte & Bulmke.
- OLNEY, James (1972): *Metaphors of Self. The Meaning of Autobiography*. Princeton, UP.
- OLNEY, James (1980): *Autobiography. Essays theoretical and critical*. Princeton, UP.
- PORSET, Charles (2002): «Préface», in G. Gusdorf, *Le crépuscule des illusions. Mémoires intempéstifs*. Paris, La Table Ronde, 7-13.
- SARTRE, Jean-Paul (1946): *L'existentialisme est un humanisme*. Paris, Gallimard.

ANNEXE BIBLIOGRAPHIQUE: ŒUVRES DE GEORGES GUSDORF¹⁸

1. Sur la théorie de l'autobiographie

- GUSDORF, Georges (1948): *La découverte de soi*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1956): «Conditions et limites de l'autobiographie», in G. Reichenkron, et E. Haase, (éds.), *Formen der Selbstdarstellung. Analekten zu einer Geschichte des literarischen Selbstportraits. Festgabe für Fritz Neubert [Formes de l'expression de soi. Mélanges pour une histoire de l'autoportrait littéraire. Hommage pour F.N.]*, Berlin, Dunccker & Humblot, 105-123. Version espagnole: «Condiciones y límites de la autobiografía», in LOUREIRO, Ángel G., coord. (1991): *La autobiografía y sus problemas teóricos. Suplementos Anthropos*, n° 29, 9-18.
- GUSDORF, Georges (1975): «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire». *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° LXXV/6, 957-994.

¹⁸ J'ai essayé de dresser ici une Bibliographie la plus complète possible de Georges Gusdorf, dont l'œuvre est désormais fermée. Le travail de documentation en a été élaboré avec la collaboration de Mme Edurne Garitano, que je remercie très vivement.

- GUSDORF, Georges (1988): «Toward conceptualizing diary», in J. Olney (éd.), *Studies in Autobiography*, s.p.
- GUSDORF, Georges (1990a): *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*. Paris, O. Jacob.
- GUSDORF, Georges (1990b): *Auto-bio-graphie. Lignes de vie 2*. Paris, O. Jacob.
- GUSDORF, Georges (1990c): «L'autobiographie, échelle individuelle du temps». *Bulletin de Psychologie*, nº XLIII/397, 831-846.

2. Sur Philosophie, Anthropologie, Sciences humaines

- GUSDORF, Georges (1948): *L'expérience humaine du sacrifice*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1949): *Traité de l'existence morale*. Paris, A. Colin.
- GUSDORF, Georges (1950a): *La mémoire et les valeurs personnelles*, Paris, s.é.
- GUSDORF, Georges (1950b): *La mémoire concrète. Mémoire et personne 1*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1950c): *Dialectique de la mémoire. Mémoire et personne 2*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1953a): *La parole*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1953b): *Mythe et métaphysique. Introduction à la Philosophie*. Paris, Flammarion.
- GUSDORF, Georges (1954): *Vers une métaphysique [Les origines humaines de la métaphysique] [L'affirmation de la conscience métaphysique]*. Paris, CDU (2 fasc., in-4°, polytypé).
- GUSDORF, Georges (1956a): *Traité de métaphysique*. Paris, A. Colin.
- GUSDORF, Georges (1956b): «Science et foi: un débat de conscience de l'Occidental moderne». *Revue d'Évangélisation*, nº 65, 338-411.
- GUSDORF, Georges (1957a): *La vertu de force*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1957b): «Pour une histoire de la science de l'homme». *Diogène*, nº 17, 27 pp.
- GUSDORF, Georges (1958a): «Préface», in F. Tinland (éd.), *L'homme sauvage: homo ferus et homo sylvestris: de l'animal et l'homme*. Paris, Payot.
- GUSDORF, Georges (1958b): *D'un nouvel obscurantisme*. Paris, 4 pp. (in-4°, polytypé).
- GUSDORF, Georges (1960): *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*. Paris, Les Belles Lettres.
- GUSDORF, Georges (1961): *Science et foi: un débat de conscience de l'Occidental moderne*. Paris, Société Centrale d'Évangélisation.
- GUSDORF, Georges (1962a): *Signification humaine de la liberté*. Paris, Payot.
- GUSDORF, Georges (1962b): *Dialogue avec le médecin*. Genève, Labor et fides.
- GUSDORF, Georges, TISSEAU, P.-H. (1963): *Kierkegaard. Textes choisis*. Paris, Seghers.
- GUSDORF, Georges (1966): «The Absence of God in the World today». *Lutheran world*, nº 13/1, 16 pp.
- GUSDORF, Georges (1966-88): *Les sciences humaines et la pensée occidentale*. Paris, Payot: I. *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, 1966; II. *Les origines des sciences humaines, Antiquité, Moyen Âge, Renaissance*, 1967; III. *La révolution galiléenne*, 2 vols., 1969; IV. *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, 1971; V. *Dieu, la nature*,

l'homme au siècle des Lumières, 1972; VI. *L'avènement des sciences humaines au Siècle des Lumières*, 1973; VII. *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, 1976; VIII. *La conscience révolutionnaire, les idéologues*, 1978; IX. *Fondements du savoir romantique*, 1982; X. *Du néant à Dieu dans le savoir romantique*, 1983; XI. *L'homme romantique*, 1984; XII. *Le savoir romantique de la nature*, 1985; XIII. *Les origines de l'herméneutique*, 1988.

- GUSDORF, Georges (1967a): *Les sciences de l'homme sont des sciences humaines*. Strasbourg, Université.
- GUSDORF, Georges (1967b): «From metaphysics to metahumanity». *Social Research*, nº XXXIV/1, 86-112.
- GUSDORF, Georges (1968a). «Ethnologie et métaphysique», in *Ethnologie générale*. Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), 1771-1815.
- GUSDORF, Georges (1968b): *Vocation actuelle de la Sociologie*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (1974a): «Anthropology philosophical», in *Encyclopaedia Britannica*. Londres, 975-986.
- GUSDORF, Georges (1974b): «History of Humanistic scholarship», in *Encyclopaedia Britannica*. Londres, 1169-1180.
- GUSDORF, Georges (1977a): «Préface», in P. Hoffmann, *La femme dans la pensée des Lumières*. Paris, Ophrys.
- GUSDORF, Georges (1977b): *La conciencia cristiana en el Siglo de las Luces*. Estella, Verbo Divino.
- GUSDORF, Georges (1981): «L'homme des Lumières: rapport», in *Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale. Actes du V Colloque de Matrafüred*. Budapest, Maison d'éditions de l'Académie des Sciences de l'Homme, 19-45.
- GUSDORF, Georges (1985): «L'Europe protestante au Siècle des Lumières». *Dix-huitième siècle*, nº 17, 13-40.
- GUSDORF, Georges (1987): « Le cri de Valmy ». *Communications*, nº 45, 117-146.
- GUSDORF, Georges (1988): *Les Révolutions de France et de l'Amérique: la violence et la sagesse*. Paris, Perrin.
- GUSDORF, Georges (1990): *Psychologie et épistémologie*. *Bulletin de Psychologie*, nº XLIII/397, 821-908: « Travaux du professeur G. Gusdorf », 821-822; «Georges Gusdorf. Autobiographie», 823-830; «Réflexions sur la civilisation de l'image», 847-857 [1960, *Recherches et débats du Centre Catholiques des Intellectuels français*, nº 33, 12-36]; «Les modèles épistémologiques dans les Sciences humaines», 858-868; «Réflexions sur l'interdisciplinarité», 869-885.
- GUSDORF, Georges (1992): «Europäische Aufklärung (en), Einheit und nationale Vielfalt». Hamburg, F. Meiner Verl, 25-39.
- GUSDORF, Georges (1993a): *Le Romantisme*. Paris, Payot.
- GUSDORF, Georges (1993b): «Le sens de la création artistique». *Bulletin de Psychologie*, nº XLVI/410, 176-184.

- GUSDORF, Georges (1997): «Lettre de témoignage». *Bulletin de Psychologie*, L/430, 406.
- GUSDORF, Georges (2000): *Traité de Sociologie*. Paris, PUF.
- GUSDORF, Georges (s.d.): «Der moderne Mensch in der modernen Welt». *Demokratie und Mitbestimmung: Symposium Internationale*, 21-44.
- GUSDORF, Georges *et al.* (1995): *La déclaration de 1789*. Paris, PUF.

3. D'autres références

- GUSDORF, Georges (1950): «Introduction», in G. de Nerval, *Sylvie. Aurélia. Lettres à Aurélia*. Paris, Delmas.
- GUSDORF, Georges (1957): «Sur la parole du poète», *Courrier du Centre International d'Études poétiques*. Bruxelles, Schaerbeck, 22 pp.
- GUSDORF, Georges (1959): «Le peintre et le monde». *Revue de métaphysique et de morale*, nº 1, 28 pp.
- GUSDORF, Georges *et alii* (1960): *Civilisation de l'image. Recherches et débats du Centre Catholique des Intellectuels français*, nº 33. Paris, A. Fayard.
- GUSDORF, Georges (1963): *Pourquoi des professeurs? Pour une pédagogie de la pédagogie*. Paris, Payot.
- GUSDORF, Georges (1964): *L'université en question*. Paris, Payot.
- GUSDORF, Georges (1967a): «De l'explication». *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, nº 7, 532-555.
- GUSDORF, Georges (1967b): «L'esprit des jeux», in *Jeux et sports*. Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), 1158-1180.
- GUSDORF, Georges (1969): *La Pentecôte sans l'Esprit saint: Université 1968*. Paris, M.T. Génin.
- GUSDORF, Georges (1976): «Déclin de la providence?». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, nº 151/155, 951-999.
- GUSDORF, Georges (1977a): «De l'expérimentation en pédagogie ou pitié pour les cobayes». *Vérité et vie aujourd'hui*, nº 15/16.
- GUSDORF, Georges (1977b): «L'explosion du sexe: préliminaires d'une éthique chrétienne». *Vérité et vie aujourd'hui*, nº 17, 19 pp.
- GUSDORF, Georges, SILVEIRA, H., (1978): *A agonia da nossa civilização*. Sao Paulo, Convivio.
- GUSDORF, Georges (1979): «Impasses et progressos da libertade». *Vérité et vie aujourd'hui*, nº 18/19, 128 pp.
- GUSDORF, Georges *et alii* (1983a): *Chevalerie spirituelle et conquête du monde*. Lisboa, Gabinete de estudos de Simbologia.
- GUSDORF, Georges (1983b): *Ciência e poder*. Sao Paulo, Convivio.
- GUSDORF, Georges (1984): «Introduction et commentaires», in Montesquieu, *Lettres persanes*. Paris, Livre de Poche.
- GUSDORF, Georges (1986): «O homem do iluminismo». *Convivium*, nº 2, 99-131.

GUSDORF, Georges (1987): «Savoir du roman et roman du savoir. Grandeur et décadence du Nouveau Roman», in H. Hillenaar, E. Van der Starre, *Le roman, le récit, le savoir*. Groningen, Institut des Langues Romanes, 1-16.

GUSDORF, Georges (1992): *Éducation nationale?* Paris, Institut Port Royal.

GUSDORF, Georges (2002): *Le crépuscule des illusions. Mémoires intempestifs*. Paris, La Table Ronde.